

— Il y a des millions et des millions.

— Eh bien ! alors, à ce soir.

— C'est entendu. J'aurai une voiture, des ouvriers, des outils, tout ce qu'il faut, enfin !

— Pardon, mon brave Chasseur de bisons, insinua Varin d'un ton doucereux, j'ai assurément toute confiance en vous... mais cependant, vous comprenez... le soir.. on n'aime pas beaucoup à être seul, surtout quand on rapporte tant d'argent... il est convenu, n'est-ce pas, que j'emmènerai un de mes gens ?

— Deux si vous voulez, monsieur l'intendant dit David de sa bonne voix cordiale, et vous les armez jusqu'aux dents si cela peut vous plaire.

— Ah ! mon bon David, dit M. Varin que la perspective des millions semblait rendre tout à coup sensible et attendri, vous êtes le plus brave et le plus honnêtes des hommes !

David Kerulaz salua l'intendant et sortit en riant.

Quand la porte se fut refermée derrière lui, M. Varin haussa les épaules, sourit de pitié et murmura :

— Le pauvre homme, est-il assez naïf !

III

LA GROTTÉ DU TRAPPEUR.

Le soir même, à neuf heures, une sorte de grande berline attelée de deux chevaux vigoureux vint s'arrêter devant la maison somptueuse qu'habitait l'intendant Varin.

Celui-ci ne tarda pas à paraître, escorté de deux valets couverts de grands manteaux sous lesquels ils dissimulaient tout un arsenal de pistolets et de poignards.

David Kerulaz ouvrit la portière de la voiture et invita poliment l'intendant et ses deux valets à prendre place dans l'intérieur.

Dès qu'il furent installés, la portière se ferma brusquement et M. Varin constata, non sans une certaine inquiétude, que les glaces de la voiture avaient été remplacées par des panneaux en bois. Les portes s'ouvraient extérieurement. L'intendant était donc prisonnier.

Mais la présence de ses deux valets vigoureux et bien armés le rassura sur les suites de cette singulière aventure, et, se renversant dans le fond de la berline, il attendit patiemment le dénouement promis par David Kerulaz.

La voiture se mit en route et fila rapidement à travers les rues de Québec.

David conduisait. A côté de lui se tenait un des ouvriers qu'il avait amenés. Deux autres hommes, debout derrière la voiture, sur le coffre où étaient les outils, avaient pour mission de s'assurer que personne ne suivait la petite expédition. Ces trois compagnons étaient des gens de la ferme du père Dervieux ; ils étaient dévoués corps et âme au chasseur canadien.

La voiture roula pendant près de deux heures. La nuit était entièrement noire ; de gros nuages flottaient dans le ciel.

Quand même les portières eussent été à jour, l'intendant aurait été dans l'impossibilité de reconnaître la route que le Chasseur de bisons lui faisait suivre.

Au bout d'une heure et demie de course rapide, il s'aperçut néanmoins que le grand fleuve était proche. Il entendit le sourd mugissement des vagues et en même temps, comme le fond de la vieille berline était disjoint par un long usage, il sentit un vent frais et piquant lui fouetter les jambes.

Enfin la voiture s'arrêta brusquement.

Varin éprouva, pour la première fois de sa vie peut-être, une sorte d'émotion qui lui serra le cœur. David Kerulaz allait-il tenir sa promesse ?

La portière gringa sur ses gonds rouillés et s'ouvrit toute grande.

— Allons, monsieur l'intendant, dit en même temps le Chasseur de bisons, nous voici arrivés. Donnez-moi la main pour descendre... Vous avez pris un peu froid, hein ? ce n'est rien, nous allons nous dégourdir bientôt les jambes et les bras.

Varin mit pied à terre ainsi que ses deux valets. L'obscurité était complète. Il vit seulement qu'il se trouvait sur la crête d'une falaise élevée.

Une grande lande déserte et semée de gros rochers s'étendait sur le sommet de cette falaise.

Ce fut vers cette lande que David Kerulaz s'avança d'un pas assuré. Varin, ses gens et les ouvriers le suivirent.

Au bout de quelques minutes de marche, ils arrivèrent à un endroit où cinq ou six rochers étaient disposés en cercle. Des broussailles peu élevées croissaient dans cette étroite enceinte.

— Suivez-moi bien, monsieur l'intendant, fit David.

Et il entra résolument dans ces broussailles. Tout à coup le sol parut se dérober sous ses pas ; il avait rencontré les marches d'une sorte d'escalier grossièrement taillé dans le roc et il les descendait lentement.

Varin, appuyé sur le bras de ses deux valets, le suivit en prenant mille précautions.

Ils descendirent ainsi quelques instants dans une nuit profonde.

Enfin David battit le briquet et alluma une lanterne qu'il portait suspendue à sa ceinture.

L'intendant vit alors, non sans surprise, qu'il se trouvait dans une sorte de long couloir fort large, taillé dans le rocher de la falaise.

Il y régnait un vent très-vif. Cette grotte, dont le sol était en pente douce, communiquait avec la rive du Saint-Laurent.

Tout en marchant, David Kerulaz paraissait examiner attentivement les parois de la grotte.

Tout à coup il s'arrêta devant une grande roche plate dressée contre l'une de ces parois et murmura à l'oreille de l'intendant :

— C'est là !

Il prit une pince des mains d'un des ouvriers, posa sa lanterne à terre et attaqua vigoureusement le rocher.

Bientôt le roc tomba sur le sable de la grotte avec un bruit sourd.

Varin écarquilla ses yeux, croyant déjà voir les lingots d'or rouler à ses pieds.

Mais la chute du rocher avait simplement découvert une sorte d'excavation noire et très-profonde.

David ramassa sa lanterne, fit signe à ses compagnons et pénétra avec eux dans cette seconde grotte.

Deux ou trois rocs énormes en jonchaient le sol.

Le chasseur frappa ces rocs avec la pince de fer et fit remarquer à l'intendant qu'ils sonnaient creux.

— Hâtez-vous ! hâtez-vous, dit Varin qui semblait avoir peine à tenir en place ; soulevez ces quartiers de roc !

David sourit de nouveau dans sa barbe et fit un pas pour s'avancer vers les pierres qui recouvraient le trésor. Mais au même instant il trébucha et poussa une exclamation de surprise.

— Qu'est ceci ? dit-il en se baissant et en promenant sa lanterne sur le sable de la grotte. Tiens ! poursuivit-il, un anneau de fer ! Venez ici, compagnons, et aidez-moi à le dégager.